

# Simone contre Simone

[https://www.philomag.com/articles/simone-contre-simone?utm\\_source=Facebook%20Pages&utm\\_campaign=socialpilot&fbclid=IwAR3bE1DvFJ1IfDF3NwvbBwVpLTLYkG3Aj0cxZ2NOkubElxYf28tDjXpqRIM](https://www.philomag.com/articles/simone-contre-simone?utm_source=Facebook%20Pages&utm_campaign=socialpilot&fbclid=IwAR3bE1DvFJ1IfDF3NwvbBwVpLTLYkG3Aj0cxZ2NOkubElxYf28tDjXpqRIM)

Nicolas Gastineau publié le 21 septembre 2022 1 min

**Simone Weil** et **Simone de Beauvoir** se connaissaient mais ne se supportaient pas. Un antagonisme révélé par *Les Visionnaires*, nouveau livre de l'ex-rédacteur en chef de l'édition allemande de *Philosophie magazine*, **Wolfram Eilenberger**. Il revient sur leurs oppositions, tant personnelles que philosophiques.

**Sorbonne, fin des années 1920.** Simone Weil prépare le concours de l'École normale supérieure. Elle passe les mêmes épreuves que Simone de Beauvoir, d'un an plus âgée. Au lycée Henri-IV, la première est la favorite du professeur *star*, le philosophe Alain, qui admire la précocité d'une élève « *toujours courant devant* ». Surtout, il se raconte que Weil, apprenant qu'une famine frappait la Chine, s'est mise à pleurer. Beauvoir confesse son admiration pour ce sanglot universel : « *Ces larmes forcèrent mon respect plus encore que ses dons philosophiques. J'enviais un cœur capable de battre à travers l'univers entier.* » Pourtant, la rencontre des deux Simone tourne court. Pour Weil, seule compte la Révolution qui donnera à manger à tout le monde. Beauvoir réplique que le problème n'est pas de faire le bonheur des gens mais de trouver un sens à leur existence. « *On voit bien que vous n'avez jamais eu faim* », lâche la plus jeune. « *Nos relations s'arrêtèrent là* », conclut l'aînée.

C'est la dernière interaction connue entre ces deux philosophes dont la liste des points communs tient pourtant de la coïncidence cosmique – le prénom, l'âge, le sexe, l'origine sociale bourgeoise, l'enfance parisienne, l'éducation, les diplômes et le métier de professeure de philosophie. Mais, surtout, pour parler comme les existentialistes, ces femmes ne sont pas des îles ou de purs esprits, elles sont toutes deux *en une même situation*. Ces jeunes intellectuelles évoluent au seuil des années 1930 dans un bouillonnement politique et social qui conduira au pire, sommées de répondre au marxisme, au colonialisme, à la condition ouvrière, à la guerre d'Espagne et à la Seconde Guerre mondiale. L'histoire exige qu'elles fassent usage de leur liberté. Et la façon dont ces deux Simone interprètent leur rôle de philosophe en situation peut difficilement être plus divergente.

Cet antagonisme passionne le philosophe Wolfram Eilenberger, au point d'en faire le cœur de son nouveau livre, *Les Visionnaires* (*lire l'encadré p. 36*). En mêlant le récit de leur vie à celles de deux autres femmes philosophes, Hannah Arendt et Ayn Rand, il déroule le « *fil invisible* » reliant les existences de Beauvoir et de Weil. Lorsque nous l'interrogeons, il se montre stupéfait que personne n'ait encore entrepris le récit philosophique de ces trajectoires, qui, partant du même point, sont arrivées à des destinations opposées.

## La place des autres

**Premier point de contention entre les deux Simone : le rapport à autrui.** « *La question que se pose Beauvoir pendant sa jeunesse est : “Pourquoi les autres existent ?”* » explique Wolfram Eilenberger. Dans *La Force de l'âge* (1960), elle évoque son point de vue et celui de son partenaire, Jean-Paul Sartre : « *Je nous avais installés ensemble au centre du monde ; autour de nous gravitaient des personnages odieux, ridicules ou plaisants, qui n'avaient pas d'yeux pour me voir : j'étais le seul regard.* » Un monde dans lequel elle est le seul regard, c'est un monde d'objets : les autres ne sont que des surfaces sur lesquelles se réfléchit sa subjectivité, des personnages, non des personnes. Pourtant, elle reconnaît la présence de cette autre Simone : « *L'existence de cette étrangère s'imposait* », avoue-t-elle. Le ton change, il s'agit bien d'une existence, d'une autre à part entière : « *Son intelligence, son ascétisme, son extrémisme, son courage m'inspiraient de l'admiration, et je savais que, m'eût-elle connue, elle n'en eût pas éprouvé pour moi. Je ne pouvais pas l'annexer à mon univers et je me sentais vaguement menacée.* »

À l'inverse, Weil n'a d'yeux que pour autrui. Pour sa première affectation de professeure, elle insiste pour être envoyée au Puy-en-Velay, ville ouvrière d'Auvergne. Elle ne garde de sa paie que le montant du salaire minimum, distribuant le reste. Elle défile avec les ouvriers, écrit dans des revues révolutionnaires, s'alarme précocement de la dérive totalitaire de l'URSS. Elle fait de la politique, ou plus exactement, elle la ressent – avec une implacable lucidité, précise Wolfram Eilenberger : « *En 1932, elle voyage en Allemagne et en tire des articles prophétiques sur le danger que représente Adolf Hitler.* »

Le problème, c'est que Weil est si absorbée par les malheurs d'autrui qu'elle s'en oublie elle-même : elle s'alimente insuffisamment, néglige de se soigner, ce qui inquiète constamment son entourage. Pour Wolfram Eilenberger, « *les deux Simone incarnent deux formes géométriquement opposées d'aveuglement philosophique. Celui de Weil est de ne se préoccuper que du monde. Le problème de Beauvoir est, au moins jusqu'à sa maturité, d'être à ce point obsédée par sa propre existence qu'elle en ignore le monde. Par exemple, en 1933-1934, elle voyage aussi en Allemagne mais ne fait aucune mention de la situation politique* ».

## Le plaisir ou l'engagement ?

**Entre 1934 et 1935**, Weil travaille à l'usine pour connaître l'expérience du travail à la chaîne. Le même motif la pousse à s'engager dans la guerre d'Espagne du côté des anarchistes. Beauvoir, elle, reste à l'arrière. Elle souhaite que le gouvernement aide les républicains, mais, « *partir pour l'Espagne, il n'en était pas question* ». Elle veut écrire un roman mais ne trouve pas l'inspiration. Son engagement ne prend forme et consistance que plus tard, une fois sa réputation établie : après guerre, elle s'oppose à la guerre d'Algérie puis rédige et signe le « Manifeste des 343 » en soutien à la loi autorisant l'interruption volontaire de grossesse.

En attendant, Beauvoir passe l'année 1939 à essayer de s'« *enfermer dans le présent, de profiter de chaque instant* ». Une lettre adressée à Sartre en 1940 témoigne de son insouciance : « *Sur le boulevard Raspail, j'ai croisé des autos blindées chargées d'Allemands tout en noir ; ce sont les types des chars d'assaut, je crois, avec des uniformes tout noirs, de grands bérets et la tête de mort.*

*Je me suis assise au “Dôme”, j’ai lu des morceaux choisis de Hegel ; j’ai trouvé une phrase qui servirait merveilleusement d’épigraphe à mon roman. »* De son côté, Weil se hâte de finir son étude sur la guerre, *L’Iliade ou le Poème de la force*, avant de rejoindre de Gaulle à Londres. Mise à l’écart du terrain, elle tolère mal de ne point souffrir avec ceux qui combattent. Elle écrit : « *Je veux servir, je veux aller là où il y a le plus grand danger possible, où ma vie sera le moins protégée.* »

Cet esprit de sacrifice se retrouve dans son expérience religieuse. Weil naît dans une famille agnostique d’origine juive mais se rapproche du catholicisme, admirative de sa défense des plus opprimés. Dans une lettre à Georges Bernanos, elle confie : « *Je ne suis pas catholique, bien que [...] rien de catholique, rien de chrétien ne m’ait jamais paru étranger.* » En 1938, assaillie par de violentes migraines lors d’un séjour à l’abbaye de Solesmes, elle connaît l’expérience mystique d’« *une joie pure et parfaite dans la beauté inouïe du chant et des paroles* », entrevoyant « *la possibilité d’aimer l’amour divin à travers le malheur* ».

“Pour Beauvoir, tout est ici-bas, à portée du regard et de la conscience. Weil, elle, cherche un chemin vers l’absolu”

Beauvoir, rappelle Wolfram Eilenberger, est, elle, une « *féroce athée* », qui considère « *l’influence de la religion sur la vie sociale comme catastrophique* » – en particulier pour la condition des femmes. Pour lui, l’opposition entre les deux philosophes se joue dans « *la lutte entre immanence et transcendance. Le fondement de la pensée de Beauvoir, en tant que phénoménologue, est que toute décision, toute action, est entièrement tributaire du monde vécu et de l’activité humaine* ». Tout est ici-bas, à portée du regard et de la conscience. À l’inverse, Weil cherche la vérité hors de la vie matérielle, dans un chemin vers l’absolu à la fois impossible et salvateur.

C’est dans la relation à la volupté que les deux Simone se trouvent aux plus parfaits antipodes. Beauvoir multiplie les relations avec Sartre et leurs étudiant(e)s. De son côté, Weil n’a eu aucune romance connue. Wolfram Eilenberger l’explique ainsi : « *L’amour romantique, dans son essence même, se distingue en effet surtout par son caractère manifestement injuste. Il choisit un individu entre tous dont il fait son “élu” – sans même qu’il s’agisse d’un choix conscient ! Pour l’identité profondément morale de Weil, ce n’est pas une option viable.* » Lectrice de Platon, elle nourrit comme lui une méfiance pour ce qui relève de la sensation. Quand Beauvoir recommande à ses élèves la lecture du sulfureux André Gide, voilà ce qu’en dit Weil dans une lettre à une élève : « *Si vous persistez à avoir pour principal objectif de connaître toutes les sensations possibles – car, comme état d’esprit passager, c’est normal à votre âge –, vous n’irez pas loin. J’aimais bien mieux quand vous disiez aspirer à prendre contact avec la vie réelle. Vous croyez peut-être que c’est la même chose ; en fait, c’est juste le contraire. Il y a des gens qui n’ont vécu que de sensations et pour les sensations ; André Gide en est un exemple.* »

## **Se créer ou se débarrasser de soi ?**

**L’existentialisme de Beauvoir est une construction de l’être par le choix :** « *À chaque mouvement, le passé est ressaisi par un choix neuf.* » Il n’y a pas d’essence première, ni de femme, ni d’homme, mais un devenir situé – l’être n’est pas donné mais à créer. Pour Wolfram Eilenberger,

la quête de soi de Weil est à l'inverse « *un programme de décréation* ». La personne qui réside en nous est la source du mal. Pour se libérer, il faut donc y renoncer, abolir ce « je » qui continue de dire « je veux ». Autrement dit, le principe premier de l'existentialisme de Beauvoir devient, chez Weil, un substrat malfaisant et dominateur. Qui veut être libre, affirme-t-elle, doit faire œuvre de compassion jusqu'au don de soi. Au sens littéral ? En 1943, dans les semaines précédant son admission au sanatorium d'Ashford, Weil refuse pratiquement de s'alimenter. Pour Wolfram Eilenberger, « *l'expression première du "je", est celle qui dit "je veux vivre", "je veux manger"*. Sa décréation est si radicale qu'elle menace cela aussi ». Atteinte de tuberculose, Simone Weil meurt le 24 août, à 34 ans.

Le même mois, l'autre Simone publie son premier roman, *L'Invitée*, qui rencontre un franc succès. Weil « *toujours courant devant* » a déjà fini de vivre, tandis que s'ouvre pour Beauvoir une période féconde culminant avec *Le Deuxième Sexe* (1949), qui fait d'elle le phare du féminisme mondial. En 1970, elle publie *La Vieillesse*, pénétrante analyse de la façon dont la société aliène les personnes âgées.

Dans ses cours au lycée de Roanne, Weil explique à ses élèves que l'introspection est par nature un exercice futile. Plutôt que de plonger en elle-même, elle se révèle en s'offrant corps et âme à autrui. Beauvoir applique la méthode inverse : c'est en examinant sa propre condition – de femme, de personne âgée – qu'elle a pu sortir d'elle-même et comprendre le malheur d'autrui. Deux Simone qui, par des routes opposées, ont trouvé le chemin de l'universel.

### ***Les Visionnaires, quatre femmes aux prises avec l'histoire***

**Dans *Le Temps des magiciens*** (trad. fr. Albin Michel, 2019), Wolfram Eilenberger racontait les péripéties historiques et philosophiques de quatre penseurs des années 1920 – Walter Benjamin, Ernst Cassirer, Martin Heidegger et Ludwig Wittgenstein. Chemin faisant, il démontrait que le genre du roman non fictionnel – où l'on raconte le réel en usant des techniques du roman – pouvait faire merveille au contact de la philosophie. Il renouvelle l'expérience avec succès dans *Les Visionnaires*, déjà best-seller en Allemagne et dont la traduction française paraît le 27 septembre aux éditions Alisio. *Les Visionnaires*, ce sont quatre femmes aux prises avec leur siècle, Hannah Arendt, Simone de Beauvoir, Ayn Rand et Simone Weil. Les pensées de ces quatre philosophes, pourtant opposées à tant d'égards, se croisent et se mettent à dialoguer d'un bout à l'autre de l'Atlantique, offrant quatre variations radicales sur un thème universel : comment ma propre existence est bouleversée au contact de l'autre et quelle éthique adopter pour lui faire face ?